

en Consistoire secret ? A-t-il précisé les circonstances où il se croirait obligé d'abandonner le Vatican et désigné le pays étranger où il ira chercher un asile ? A-t-il choisi l'Espagne comme la contrée la plus éloignée des batailles et des mêlées sanglantes ?

On ne sait rien, encore ; on peut dire seulement que la question a été manifestement agitée, qu'elle existe, et elle résulte précisément de cette situation qu'on a créée, où le Chef de la catholicité, faute d'une indépendance suffisamment, ostensiblement garantie, ne croirait pas possible d'accepter une apparence de solidarité avec une des puissances sous les armes. Si le départ du Pape se réalisait, ce se serait, à n'en pas douter, un événement considérable, et par sa nature même et par les conséquences qu'il pourrait avoir dans l'état présent du monde.

Venant de la plume d'un adversaire, ces aveux sont on ne peut plus significatifs.

UN MARTYR DE L'AMOUR ENVERS LE SAINT SACREMENT

Le baron Arthur S., fils d'un riche seigneur protestant, visitait en touriste les principales villes de la poétique Italie. Il se trouva à Livourne à l'époque de la Fête-Dieu, qui se célèbre avec une majesté sans pareille dans la belle cité toscane.

Un soleil radieux versait à flots ses rayons, l'air était réjoui par le magnifique concert des cloches, les palais et les maisons avaient revêtu des tentures riches et variées, de splendides reposoirs étaient dressés de distance en distance, et les rues, jonchées de fleurs, se remplissaient d'une foule silencieuse et recueillie, qui s'agenouillait sur le passage du Dieu eucharistique, porté par le saint archevêque sous un baldaquin d'or, et escorté par le clergé et la noblesse de la ville.

Seul, le jeune baron portait la tête haute au milieu de tout ce peuple incliné et riant ironiquement de la superstition des papistes.

Tout à coup, l'ironie disparaît de sa physionomie ; une pâleur de mort le couvre, tandis qu'il tombe à genoux et qu'un torrent de larmes jaillit de ses yeux.